

Kris N

# Les Yeux de Monet



Kris N

## Les Yeux de Monet

© Kris N, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9674-4

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## *Ondoiments de l'âme*

La pièce était ovale, ses formes douces m'ont tout de suite apaisé. L'illusion était parfaite et je laissais sans crainte mon regard se promener sur ce paysage d'eau, suivre à son gré ses lignes, sans à-coups, comme mes doigts auraient suivi le tracé du corps d'une femme. Au-delà de la démesure, au-delà du temps, je me suis tout de suite laissé transporter dans la profondeur insondable de cette eau stagnante, me suis laissé gagner par le reflet des saules, le frémissement des fleurs et toutes ces nuances colorées, ondoiments de l'âme en quête de repos. Car c'est bien la sérénité que je venais chercher en ce lieu.

La lumière jouait avec la surface de l'eau, les nuages et le ciel s'y miraient tour à tour. Quel endroit paisible ! J'imaginai alors le clapotis de l'eau, le bruissement des branches, j'avais devant mes yeux la beauté du monde livrée nue sans atours. Une vague d'émotion sembla me submerger, mes jambes flageolaient, l'ignorance dont j'avais jusqu'alors fait preuve s'abattit d'un coup sur mon corps m'obligeant à m'asseoir. *Les nymphéas* m'accueillaient, m'engloutissaient sans bruit, sans que je puisse reprendre mon souffle, moi l'ignorant du monde, moi le naufragé de la vie.

La forme elliptique de la salle peu à peu m'enivrait, me donnait le vertige, le rythme du monde, celui de la lumière qui se pose sur le temps qui passe, me heurtait de plein fouet et je me sentais aspiré par ces toiles qui m'enveloppaient.

C'est alors qu'elle m'apparut au beau milieu de ce tourbillon.

Assise tranquillement sur une banquette, le dos bien droit. Ses cheveux longs et fins tombaient sur ses épaules. Je distinguais sa silhouette qui se détachait en contre-jour sur les deux saules. C'était un peu comme si une forme humaine s'était insinuée dans ce paysage d'eau, sans rien en dénaturer. Le contour de sa silhouette flottait agréablement sur les flots étales de l'étang. Mieux encore elle

participait, contribuait par sa présence à la sérénité du lieu.

M'approchant de cette femme, je découvris qu'un sourire était posé sur ses lèvres, les étirant très sensiblement, ses yeux contemplaient avec passion et beaucoup de dévotion les quatre panneaux qui couvraient son champ de vision. Rien n'aurait pu la distraire de cette contemplation. Elle n'était définitivement plus là, absorbée dans sa méditation extatique. Monet avait réussi son pari et cette jeune femme, par sa seule présence, transfigurait la beauté du monde. Elle était extrêmement calme, même quelques touristes dissipés ne parvinrent pas à détourner son attention. J'essayais alors de suivre le mouvement de ses yeux. Majestueusement étrécis par la lumière, ils se déplaçaient lentement, glissant sur la toile, se laissant porter au gré des eaux, s'arrêtaient parfois comme emmêlés dans des plantes aquatiques puis repartaient tout aussi tranquillement, bercés par cette onde sans fin.

Elle était incroyablement belle. Incroyablement sereine. Je lui enviais pareille quiétude, j'aurais voulu lui demander comment pouvait-elle à la fois être si paisible et ne rien laisser transparaître de ses émotions, alors même qu'elle se trouvait entourée par la beauté du monde. À vrai dire, à y réfléchir, il me sembla que j'étais le spectateur silencieux d'une étrange scène, un peu comme si deux beautés se regardaient l'une l'autre, communiaient en secret. Et moi, l'ignorant du monde j'étais le témoin privilégié de ce spectacle émouvant, peut-être même avais-je été choisi par je ne sais quelle force extraordinaire pour en conserver une trace humaine et la transmettre. Personne d'autre ne semblait se rendre compte de ce qui était en train de se passer ici dans cette salle du musée de l'Orangerie, personne ne prêtait davantage attention à elle tellement les reflets tremblotants de l'eau dans ses yeux venaient se fondre dans ceux de ce jardin magnifié.

C'est dans ce genre de moment très particulier que l'on saisit combien la vie est précieuse, fragile. Je laissais mes pensées naviguer sur ces flots troubles et rejoindre l'éclat mouillé des yeux de cette femme qui incarna très vite ce sentiment de quiétude que j'avais tant cherché. Rapidement, et sans même que j'y prête attention, un *haïku*<sup>1</sup> du poète Issa me revint et emplit mon cœur d'une fraîcheur que je pensais ne plus connaître.

*Ah, sérénité  
et au fond des eaux du lac  
la cime des nuages*

Claude Monet avait-il lu ce poète japonais ? L'idée me traversa l'esprit puis plus rien, je perdis de vue la femme, peut-être était-elle allée dans une autre salle, peut-être avait-elle rejoint les profondeurs obscures et insondables de l'étang. Je la cherchai curieusement dans les différents tableaux, dans ce rêve mouvant qui n'avait, à dessein, laissé aucune place à l'homme, comme pour préserver la majesté du lieu de toute scorie, vider le reste du monde de l'humanité dérangeante et folle, et laisser cette nappe d'eau le recouvrir. Aucune frontière, pas d'horizon, juste les flots du monde qui s'écoulaient et moi au milieu, perdu, ignorant du monde une nouvelle fois.

## *Le renoncement*

Pendant ce temps-là, dans un quartier de Paris, Mike, un Américain d'une petite soixante-dizaine d'années, avait regagné sa chambre d'hôtel. Cela faisait déjà plusieurs jours qu'il avait débarqué de New York, seul. Bel homme il avait les cheveux grisonnants et hirsutes, une carrure athlétique pour son âge, le teint hâlé car il passait le plus clair de son temps à l'extérieur. Ce n'était pas à proprement parler un homme sédentaire, plutôt du genre aventurier et bagarreur, ce qui lui avait coûté de multiples problèmes et séjours à l'hôpital. Son passé dans l'armée américaine, chez les Marines, lui valait d'avoir encore aujourd'hui fière allure. Mais surtout, toujours, et quoi qu'il arrive, ses yeux brillaient étonnamment derrière ses petites lunettes métalliques. Lorsqu'il ouvrit la porte de la chambre une bouffée d'air frais lui titilla les narines. Cela sentait bon, il sourit un instant car cette pièce semblait être aux antipodes de son appartement new-yorkais.

Mike jeta un regard dans le couloir avant de fermer prudemment la porte. Il posa un sac à dos en cuir marron au pied du bureau qui faisait face à la fenêtre donnant sur la place de la Comédie française, puis s'écroula sur le lit en poussant un profond soupir. Les yeux collés au plafond, il semblait avoir besoin d'un peu de temps pour réaliser ce qui venait de se passer. Il parut tout à coup fatigué et ferma les yeux en respirant à pleins poumons plusieurs fois, bruyamment. Il se sentit presque à l'étroit dans sa chemise en lin pourtant ample. Sans dire un mot il se releva et alla s'asseoir à son bureau, en sortit un tas de documents enfouis dans son vieux sac en cuir qui visiblement aurait pu raconter de multiples choses s'il avait eu la parole.

Le vieil homme rajusta ses petites lunettes et se pencha sur les documents étalés devant lui. Il mit de côté beaucoup d'entre eux jusqu'à ce qu'il découvre, dans le tas rassemblé devant ses yeux, un petit carnet. Les mains jointes devant son visage comme pour une prière, incapable d'articuler un son, il ouvrit délicatement le carnet et se mit à lire chaque page religieusement. La scène dura plusieurs heures. Immobile Mike était absorbé par sa lecture tandis que le jour commençait à montrer des signes de faiblesse. Bientôt l'obscurité remplit la pièce et Mike continuait de lire à la lueur du soleil couchant. Le vieil homme se

frotta les yeux fatigués probablement par cette grande concentration. Il leva enfin la tête, les lunettes posées sur le bureau, et laissa les pages du carnet se refermer sur elles-mêmes. Il était exténué. Dehors la vie parisienne se poursuivait, des conversations s'envolaient jusqu'à lui, des bruits assourdissants de scooters déchiraient la nuit qui s'installait doucement.

C'est à quelques stations de métro de la chambre d'hôtel de Mike, au quatrième étage d'un vieil immeuble haussmannien que je passais le clair de mon temps dans ce petit appartement parisien.

Cela faisait déjà un long moment que j'avais raccroché. L'organisation de sécurité internationale à laquelle j'avais donné mes dernières années m'avait gentiment remercié. J'étais devenu ingérable selon les termes employés par la directrice des ressources humaines, une dame d'un certain âge, coincée, qui n'avait jamais connu le terrain et qui me voyait comme l'ennemi à abattre. Ce qu'elle fit par ailleurs. Selon mes anciens collaborateurs, j'avais pourtant été, dans un lointain passé, un excellent policier, c'était ça mon ancien job. Je travaillais pour les intérêts supérieurs de la Nation. Désormais, je vivais reclus comme un ermite, littéralement retiré du monde. Mon dernier job m'avait conduit à voyager à travers le monde, pour diverses missions, puis au fil des années je m'étais spécialisé sur la zone Asie. Mon chef était aux anges car l'organisation voyait son chiffre d'affaires grossir, nos clients appréciaient, semble-t-il, le service rendu. Et nous étions de plus en plus sollicités. Je me souviens encore de ma carte de visite sur laquelle à côté du nom de mon organisation figurait la formule « *au bout de nos limites* ». Intérieurement je souriais car plus d'une fois j'avais dépassé allégrement ces limites, la réussite était souvent à ce prix et nul ne voulait le savoir. Qu'importe la manière, pourvu que l'organisation s'enrichisse. J'avais le sentiment d'être devenu une sorte de mercenaire et, avec le temps, je ne parvenais probablement plus à voir les limites qu'il ne fallait pas dépasser, à aucun prix.

Finalement, cette vieille D.R.H. aigrie avait peut-être eu raison cette fois.

J'avais cru que tout allait bien et puis, comme un coup assené en plein visage, j'étais tombé. J'avais sombré, me laissant entraîner dans cette chute sans fin, comme un corps sans vie porté par les flots avant de rejoindre les fonds

abyssaux. Tout était devenu sombre et froid, terriblement glacial. Cette vie me convenait, un espace de temps préservé, sans surprise, sans relief, monotone, en pointillé. Je vivais sur la pointe des pieds, en équilibre, risquant à tout moment de chuter. Je n'avais pas de perspectives, aucun projet. Je me contentais de respirer et encore de manière saccadée. Je vécus ainsi pratiquement deux années, deux longues et éprouvantes années à retenir mes larmes, à contenir un trop plein de je ne sais quoi qui me rongeaient. Je demeurais immobile à quelques mètres seulement de ma vie et je la regardais s'éloigner un peu plus chaque jour.

Puis un soir, mon destin sembla basculer. Depuis que j'avais été employé dans l'Organisation très peu de gens me connaissait, savait où j'habitais. J'avais eu des dizaines de vies mais aucune véritablement à moi, c'était le prix à payer. Un anonyme, je n'étais donc plus que ça, un être humain perdu au milieu d'une foule de parfaits inconnus.

Plus personne ne me rendait visite. Je ne me souvenais même plus de la dernière fois. Et pourtant quelqu'un vint sonner à ma porte. Cela ressemblait au gong qui retentit à la fin d'une méditation ou qui vous réveille après un très long sommeil. Cependant, au lieu d'être excité à l'idée de recevoir un hôte, je craignais le visage qui se cachait derrière ma porte d'entrée. Je me fis le plus discret du monde, priant au fond de moi pour que ce visiteur s'en aille, ne laissant derrière lui rien qui puisse le rattacher à une quelconque forme d'humanité. À vrai dire la vie était plus simple ainsi. Ne plus se soucier du monde autour de soi avait un je ne sais quoi de confortable. Une douce paresse émotionnelle m'avait gagné et je m'y blottissais avec délectation. J'avais renoncé au monde.

De nouveau, comme un verre qui se brise au sol, la sonnette retentit, plus stridente, faisant monter mon rythme cardiaque de manière insoutenable. Une étrange sensation terrée au fond de moi depuis deux ans, mélange d'excitation et de peur, refit alors surface. De vieux réflexes que je croyais oubliés me firent me placer sur le côté de la porte que j'entrouvrais lentement, tandis que dans mon autre main j'avais saisi un *boken*<sup>2</sup> en bois.

C'était Mike, un ami américain de mon grand-père. Il devait avoir près de 75 ans mais semblait encore très alerte, un peu excentrique au premier abord,

probablement du fait de sa façon peu commune de s'habiller. La dernière fois que je l'avais vu, si ma mémoire est bonne, c'était il y a près de cinq ans. Je me souviens encore de son apparition fulgurante, presque théâtrale. Je vivais encore avec F. et nous rentrions d'un long week-end en Bretagne lorsque nous le vîmes, tout sourire, assis sur le pas de notre porte. Il nous relata alors qu'il voulait s'installer à Paris pour plusieurs années jusqu'à ce que l'ennui ne l'oblige à migrer vers d'autres terres, et nous demanda de l'héberger une petite semaine. Mike resta deux mois. Ce furent deux mois mémorables. Puis un soir il nous annonça qu'il sentait encore le besoin irrépissible de bouger en Europe et s'en alla aussi rapidement qu'il était apparu. Mike, c'était un peu ça, une sorte de courant d'air humain, un peu comme ces ballons d'enfants qui s'élèvent dans le ciel, insaisissables, flottant au gré du vent, avant de disparaître tout à fait à l'horizon.

Ce soir-là Mike s'excusa de venir à l'improviste avec beaucoup d'égards, prétextant qu'il ne s'agissait pas là d'une simple visite de courtoisie. Il me parut plus posé que la dernière fois, moins agité du moins. Pourtant ses mains tremblaient et étaient couvertes de sang mais étonnamment aucune autre agitation extérieure ne transparaissait. Je ne me pus m'empêcher de le questionner sur ce qui lui était arrivé. Ce n'est qu'au fil de la soirée et de l'alcool ingurgité non sans réserve, que Mike m'expliqua que sa vie durant il avait toujours été passionné par la poésie, c'est elle qui l'avait maintenue en vie si longtemps me confia-t-il en souriant. Ses yeux brillaient d'un éclat que je n'avais encore jamais rencontré lorsqu'il prononça ses mots. Mike faisait partie des rares personnes à connaître mon vrai moi, qui j'étais, mais aussi ce que je faisais dans la vie. Il y a cinq ans de cela, nous n'avions jamais conversé de la sorte, tout cela était assez singulier. Je n'avais toutefois toujours aucune explication sur la présence de ce sang. Il s'était longuement lavé les mains dans la salle de bains et avait repris le fil de la conversation comme si de rien n'était. J'étais totalement déconcerté par son attitude mais ne sus trouver les mots, asocial que j'étais.

Mike commença son récit par me dire que la guerre l'avait confronté à la vie plus qu'à la mort, à l'exigence de vivre. Il avait échappé à de multiples reprises à la mort me dit-il tout en conservant son sourire. Là c'était l'ancien *Marines* qui parlait, j'étais plongé dans un de ces bons vieux films américains. Depuis, il n'avait eu de cesse de lire et tout particulièrement de la poésie, justifiant qu'il